

GOTTFRIED BENN

*Double Vie*

Traduit de l'allemand par  
ALEXANDRE VIALATTE

Suivi de "En relisant *Double Vie*" par  
JEAN-MICHEL PALMIER



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2024

TITRE ORIGINAL  
*Doppelleben*  
*Zwei Selbstdarstellungen*

Première Partie  
CURRICULUM  
D'UN INTELLECTUALISTE  
(1934)

Le présent ouvrage a paru pour la première fois chez Limes-Verlag à Wiesbaden en 1950. La présente traduction a d'abord paru aux éditions de Minuit à Paris en 1954.  
© Klett-Cotta - J.G. Cotta'sche Buchhandlung Nachfolger GmbH, Stuttgart 1984.  
© Éditions Allia, Paris, 2024, pour la présente édition.

## L'HÉRÉDITÉ

NOUS en sommes à l'ère de la généalogie. Depuis dix-huit mois nous y baignons ; sa politique nous fait la loi. On aurait pu croire au début qu'il ne s'agissait que de documentation et de mesures anthropométriques. Non, maintenant il s'agit vraiment d'un monde moral qui bouleverse et qui façonne l'homme. Je regarde le portrait de mon grand-père, je retrouve en lui les traits du chasseur primitif, le profil au crâne allongé du Nemrod individualiste qui habitait au sud de la zone des glaciers, l'errant, le coureur, le vainqueur du roc, l'aristocrate de la civilisation mégalithique ; celui de ma mère, en remontant la chaîne, me ramène jusqu'au prototype du paysan cultivateur, jusqu'au semeur, à l'éleveur, au lacustre, au citoyen des palafittes, au semeur d'épeautre, à l'inventeur du lin, au monsieur qui a cuit le premier pain, toutes gens qui, de la mer, n'avaient jamais rien vu, uniquement soucieux de s'enfoncer dans les terres. Dans le sang de mon père les plus vieux rythmes de l'époque préhistorique, les successions de la terre et des eaux, les campagnes du blé, les campagnes guerrières, les migrations des fruits du sol, les guerres de l'épi, les tragédies du roc et du climat ; et, dans le regard de ma mère, le nord vainqueur qui affronte le chaos touranien : voilà soudain, venu d'impensables lointains, tout un déferlement d'images et de vécu chez l'héritier de ces antithèses inapaisées.

Nous en sommes à l'ère de la généalogie ; nous en sommes aussi à l'ère du soupçon généalogique.

Ce monsieur n'est-il pas un métis? Est-il Allemand? De qui descend-il? Sortons-nous du même tronc? Avons-nous même rameau? Avons-nous même ramage? Quelles sont ses eaux? Quelle est sa bière? Son profil est bien accusé! Son écorce est bien singulière! Son cerveau a d'étranges replis! Avoue, pensif métis, à un ami fidèle, confie-lui le mystère de ton sang; c'est un esprit indépendant, il t'aidera dans une mauvaise passe.

Un de ces officieux – de ces hommes affranchis qui ne sont pas du nouvel État, qui n'ont pour lui nulle complaisance! – profita il y a quelque temps de la situation pour m'entreprendre. Il écrivit à une association, pensant que je ne le saurais pas, qu'il ne voulait pas en devenir membre parce que moi, Juif de père et mère, j'en faisais partie. Je lui appris, par écrit, que j'étais de pur sang arien, qu'on pouvait retrouver ma famille dans les registres paroissiaux jusqu'à l'année 1704 et que, depuis cent ans elle y figurait même au titre des pasteurs protestants. Intéressant, répondit-il fort habilement, je trouve extrêmement intéressant que vous vous preniez pour un Arien, mais êtes-vous sûr de ne pas vous tromper? Vous faites erreur, mon flair est infaillible en matière généalogique, je sens d'instinct votre sémitisme. Votre nom n'est pas un nom, mais une particule juive qui exprime la parenté. Votre position philosophique – qui est de caractère tragique – est la position même du Juif de sang mêlé, vos poèmes des chefs-d'œuvre juifs; typiquement. Mais vous me comprenez? J'adore les Juifs! Mon ton vous le dit? Vous le sentez bien? Vous ne vous y méprenez pas? Je n'ai rien contre la culture hébraïque! Je suis si grand; la toute-puissance a tant de ressources, qu'on a le droit

avec moi de sortir de n'importe où, même d'une talare ou d'un tapis de prière! N'importe quel déchiffreur de mots *croisés* peut venir me dire qu'il est chrétien; pour la science, si je puis, du haut de ma grandeur, me permettre de vous l'apprendre, pour la science c'est du mendélisme. Ainsi parla ce libre esprit.

D'autres, ajouta-t-il, pensaient de la même façon; une histoire de la littérature exprimait la même opinion; un aide-mémoire disait la même chose. Mais, comme je suis de pure race arienne, il est des traits en moi que je veux garder allemands; particulièrement développés par mon tempérament ou par mes préférences, par liberté ou par nécessité, je les présente aujourd'hui comme une cible et j'établis mes origines en les prouvant. Parmi eux, je place au premier rang la nature ambiguë avec laquelle je suis venu au monde et le devoir de l'exprimer dans la vie sous ma responsabilité en préservant son caractère original. Traits protestants, qui déterminent aussi un art. Ils font partie, à mon avis, de la tradition des Germaniques, qui est le monde de l'extrême tension et de l'extrême polymorphisme, l'élément le plus génial du Nord, le seul qui colore le monde méditerranéen d'une métaphysique "démonique". Curriculum d'un intellectualiste, ou croissance fatidique d'un monde intellectuel, ou attitude du Nord par rapport à la forme, tels sont mes thèmes, et j'ajouterai tout de suite que je suis aussi un peu méditerranéen, que je le suis même à cinquante pour cent car ma mère était une Romane.

Mais c'est du côté paternel que je commence à prouver mon ascendance arienne: je suis né au presbytère du village de Mansfeld en 1886, fils du pasteur, dans un appartement où mon père, Gustave Benn,

fils lui-même du pasteur d'alors, avait vu le jour en 1857. Avant mon grand-père, mes aïeux étaient des maîtres de domaines ou des paysans autonomes dont on peut remonter la série jusqu'en l'année 1704 dans les registres paroissiaux de Rambow, près Perleberg, leur village natal. Les Benn habitent encore les bourgs de cette région, qui est le vieux pays des Wendes, entre Putlitz, Perleberg et Lenzen; c'est le théâtre des combats wendes. 929 : avec Henri 1<sup>er</sup>, victoire allemande sur les Rédariens; 1066 : meurtre de Gottschalk, prince chrétien des Wendes, tué sur les marches de l'autel à Lunkini. Si je mentionne ici ces Wendes, c'est que mon scandaleux nom de Benn tire peut-être d'eux son origine. D'après une tradition de famille, il aurait d'abord été Wenn, qui n'est pas lui-même très loin de *Fenn* (le marécage) : ce furent les Wendes qui introduisirent les premiers la pêche dans les grandes plaines allemandes et ajoutèrent aux types "chasseur" et "paysan" le premier type du "pêcheur". J'emprunte ces détails à l'ouvrage de Merckenschlager : "*Classification, mélange et migrations des races*". De toute façon, le nom de Benn n'a rien à voir avec la syllabe *Ben* (fils de) en usage chez les Hébreux : la philosophie instinctive dont se vantait mon correspondant était de pure fantaisie. J'ai questionné à ce sujet le principal professeur de langues orientales de l'Université de Berlin, et cet expert m'a déclaré qu'il n'était pas seulement difficile de faire venir Benn de l'hébreu, mais que c'était une chose impossible. Il n'est pas un seul Juif au monde qui s'appelle Benn, et jamais le "ben" hébraïque ne s'est trouvé dans un texte oriental sans être suivi du nom de quelqu'un. Rêver qu'un Juif ait pu ne s'appeler que Ben équivaldrait à imaginer en Allemagne un

monsieur qui ne s'appellerait que "von", sans nom qui suive. Mon linguiste tient le nom de Benn pour un nom d'origine celtique. Voici qui appuie cette opinion : chez Kempinski, sur la carte des vins, à Berlin, on peut voir un cru qui s'appelle : "Benn de Dürkheim". Avec l'aide de cette firme, de la *Gazette Vinicole* de Mayence, et enfin de la mairie de Dürkheim, j'ai établi que Benn, dans le pays, désigne une certaine altitude; on y parle aussi de "Haut-Benn". Or, le vin des Gaulois et du Rhin remonte aux Ibères et aux Celtes, et l'origine celtique des expressions techniques dont il a été le motif peut être souvent démontrée. Et ces Celtes, peuple autrefois très répandu, d'origine indo-germanique, venaient des Îles Britanniques où vit encore ce qui reste d'eux. Le mot Ben, qui signifie sommet dans les noms des montagnes écossaises (Ben Clough, Ben Lormond, Ben Nevis), le mot Ben est celto-gallois. D'ailleurs il y a encore de nos jours en Angleterre un grand nombre de Benn dont plusieurs sont fameux : à la Bibliothèque nationale de Prusse, à Berlin, on trouve trois livres de Bennis anglais : Alfred William, Geo et Sir Ernest John Pickstone; mon *Argus de la Presse* me confond souvent tragiquement avec Pickstone, le dernier, dont les *Confessions d'un Capitaliste* ont été traduites en allemand. Des amis que j'ai eus en Angleterre m'ont établi que ces Bennis anglais étaient également des Ariens.

Je descends donc, du côté de mon père, d'une famille purement arienne : voilà la généalogie; quant aux disciplines spirituelles, cette famille, depuis plus de cent ans, était un véritable asile de théologie protestante. Je suis revenu plusieurs fois, ces dernières années, sur cet étrange milieu héréditaire, singulier non seulement parce qu'il a fourni à l'Allemagne, au cours

des trois siècles passés – les statistiques en font foi – la plupart de ses grands enfants – plus de cinquante pour cent d’après le compte de von Schulte – mais encore parce que le don qui s’héritait au presbytère et se manifestait chez ses fils était d’essence tout à fait particulière : combinaison d’aptitude littéraire et d’aptitude philosophique extrêmement caractéristique de l’esprit allemand et introuvable sous cette forme en d’autres nations. Si l’on veut se faire une idée des conséquences de cette hérédité qui a fécondé et même représenté la vie intellectuelle allemande pendant quatre cents ans, qu’on songe seulement à la fin du dernier siècle : avec Burckhardt, Nietzsche, Van Gogh, Herman Bange, Bjoernson et Selma Lagerlöf, qui appartinrent tous à notre milieu, l’église évangélique d’Allemagne et des États Scandinaves protestants a été le berceau, autour de 1900, de nombreux génies européens. Et si l’on ajoute à ces noms, pour notre pays, ceux de Dilthey, Harnack, Mommsen et Wilhelm Wundt, Kuno Fischer, Wilhelm Ostwald, Albert Schweitzer<sup>1</sup>, on peut bien dire que le milieu héréditaire du presbytère protestant a contribué dans une énorme proportion à la puissance créatrice et civilisatrice du génie allemand.

Ma mère, elle, apportait cent pour cent de sang romand à ce milieu héréditaire, un sang pur qui n’avait jamais été mêlé. Elle venait d’une petite localité de la Suisse française, Fleurier, au bord de la frontière, dans les montagnes du Jura. Elle y était née d’une vieille famille du pays, une famille de Romands autochtones ; elle y avait grandi ; elle n’était venue qu’à vingt ans

1. Albert Schweitzer, Alsacien, a repris la nationalité française en 1918. (N.d.T.)

en Allemagne. Aussi ne parla-t-elle jamais allemand qu’avec un accent étranger ; il y eut des mots qu’elle ne parvint jamais de sa vie à prononcer ; ce fut avec des chansons françaises qu’elle berça ses nombreux enfants. Elle donna à sa nouvelle patrie six fils, dont cinq prirent part à la guerre ; j’étais l’aîné, mais elle mourut jeune. Généalogiquement, elle était pure Romande, de la race du Jura, un pays pauvre en iode qui prédispose aux troubles de la thyroïde, et de fait, elle fut atteinte du mal de Basedow ; elle avait la conformation et la constitution de la race alpine. Socialement, elle était enfant de l’horlogerie suisse ; même contrée, même métier que le père de Rousseau. Mais, pour ne pas oublier l’essentiel et me souvenir de mon point de départ : je possède tous les documents et papiers officiels de son pays d’origine établissant que “*tous les ressortissants de la famille Jequier de Fleurier sont d’origine suisse et de religion protestante calviniste*”<sup>1</sup>.

Le mariage de mes parents unissait donc le germain et le romand, les deux éléments qui sont devenus prépondérants dans la population européenne, autant dire l’allemand et le français. Il en résulta un mélange, non des métis, un croisement, non des bâtards, en tout cas un mélange arien, d’un type mille fois légitimé en Allemagne : c’est celui des réfugiés, de Fontane, Chamisso, du Bois-Reymond ; il y eut un temps où la population de Berlin était faite pour un cinquième de familles de réfugiés. J’ai appris dans Kretschner que Frédéric le Grand avait lui-même du sang français par suite d’une mésalliance d’un de ses ancêtres

1. En français dans le texte. (N.d.T.)

guelfes avec une demoiselle Éléonore d’Olbreuse. Et ce mariage opérait le croisement des deux mêmes types, opposés, que ceux de ma famille : ceux que les travaux de Kretschner présentent comme antipodiques : mon père étant maigre, anguleux, “leptosomique”, ma mère “pynique”, trapue, alpine, bref, les deux types fondamentaux de la population d’Europe tels que Merckenschlager en reprend et pousse l’idée : mon père, représentant parfait de la civilisation de la pierre, tout âme, très loin de l’animal, avec les traits du chasseur mégalithique de l’époque glaciaire ; ma mère, terrestre et toujours proche de tout ce qui vit, semant les champs, arrosant les jardins : type de paysanne, de lacustre, les deux pieds sur le sol, près des larmes et du rire. Tel fut le croisement d’où sortit, entre 1880 et 1890 la contribution que j’apportai à la troisième génération du XIX<sup>e</sup> siècle.

Pour en finir brièvement avec ma race et mon milieu, j’ajouterai que, quand j’eus six mois, mes parents allèrent habiter un village de la Neumark ; ce fut là que je grandis, au village de Sellin, une agglomération de 700 habitants dans la plaine du nord de l’Allemagne ; grand presbytère et grand jardin ; à trois heures à l’est de l’Oder. Et c’est encore ma patrie, bien que je n’y connaisse plus personne ; c’est la terre de mon enfance, c’est un pays que j’aime infiniment. J’y fus élevé avec les enfants du village ; j’y parlais le bas-allemand, je marchais pieds nus jusqu’en novembre, je fréquentais l’école du village, on me confirma avec les petits paysans, j’allais aux champs sur les chars des moissons, je fanais, je gardais les vaches, je cueillais sur l’arbre les cerises et les noisettes, au printemps, je taillais des sifflets dans les branches du saule, et je

dénichais les oiseaux. Le pasteur, à cette époque-là, recevait encore en nature une partie de son traitement ; à Pâques, chaque famille devait lui apporter deux à trois œufs ; nous en avions de pleins paniers à linge dans les pièces de notre maison et, à l’automne, tout nouveau confirmé devait faire don d’une oie grasse. Un immense tilleul poussait devant le presbytère (il y est encore), un petit bouleau devant le portail (il y est toujours) ; un antique four, en maçonnerie, était bâti dans un coin du jardin. Ce n’étaient que grappes de lilas, fleurs d’acacia et de bourdaine. Le lundi de Pâques, pour nous réveiller, nous nous frappions de rameaux verts, on appelait cela le “réveil d’Ostara”, une vieille coutume paysanne ; à la Pentecôte, nous plantions des “mais” devant la porte de la maison, nous répandions des lis des marais dans les pièces. J’ai grandi là sans autre fréquentation que celle des petits paysans ou des enfants de l’aristocratie des provinces à l’est de l’Elbe. Ces vieilles familles prussiennes qui ont donné leur nom aux rues et aux avenues de Berlin, à des quartiers entiers, avaient là leurs domaines, et l’influence pastorale de mon père était immense dans leur milieu. Familles des dragons de Schwedt ou des uhlands de Fürstenwald, maisons des “Prussiens de Bonn” et des “Saxo-Prussiens” de Heidelberg, autant de remparts des traditions ; ce furent leurs enfants qui furent mes seconds compagnons, au moment de mon adolescence, ce fut en partie avec eux, plus tard, que je fus élevé, c’est à eux que m’attachent encore mille liens d’amitié de diverse nature.

Le Brandebourg resta ma patrie. Je fis mes études secondaires au lycée de Francfort-sur-l’Oder ; c’était par chance un gymnase classique ; puis, sur le désir

de mon père, je dus étudier contre mon gré pendant deux ans et la théologie et la philologie ; finalement je pus donner libre cours à mon désir d'apprendre la médecine. Ce fut grâce à l'école du Service de Santé. Je réussis en effet à me faire admettre à Berlin à l'Académie Kaiser Wilhelm ; elle avait surtout pour élèves des fils d'officiers et de fonctionnaires dont elle faisait des médecins militaires. Excellente Faculté ; c'est à elle que je dois tout. C'est d'elle qu'étaient sortis Virchow, Helmholtz, Leyden, Behring ; leur esprit y régnait beaucoup plus que celui de l'armée, la direction de l'établissement était modèle. Nous avions le droit de nous faire inscrire sans obérer beaucoup le budget de nos parents à tous les cours et les cliniques que les étudiants civils étaient tenus de fréquenter ; nous avions même les meilleures places, celles de devant, ce qui est important quand il s'agit d'apprendre à l'aide d'expériences et de démonstrations sur des malades qu'on vous présente. De plus, on nous prodiguait les cours particuliers ainsi que les répétitions ; nous disposions de collections, de modèles, d'une bibliothèque ; l'État nous fournissait lui-même des livres et des instruments. On nous faisait des séries de cours et de conférences sur l'art et la philosophie, sur les questions de culture générale ; on nous donnait la formation sociale des officiers de l'ancien corps. Pour chaque semestre d'études nous devions un an de service actif comme médecins militaires. Mais notre vie était la vie des étudiants entièrement libres ; nous ne portions pas d'uniforme.

Quand je me retourne vers le passé, mon existence me paraît totalement inconcevable sans cette orientation médicale et biologique. Il se fit dans ces années-là

une suprême concentration de toute la science inductive ; ses méthodes, son esprit, son vocabulaire s'épanouirent, ce fut l'apogée de son triomphe, de ses résultats les plus riches, de sa grandeur vraiment olympienne. Et tant qu'elle régna sans conteste, elle enseigna à la jeunesse une chose par excellence : penser froidement, objectivement, rigoureusement avec des preuves prêtes à l'appui dans chaque cas ; elle demandait une critique impitoyable, elle exigeait l'autocritique, elle enseignait, pour tout dire en un mot, *ce qu'il y a de créateur dans l'objectivité*. Les lustres qui suivirent ne peuvent être compris sans elle : qui n'est passé par cette époque, qui fut l'âge des sciences naturelles, n'a jamais pu juger correctement et mûrir en même temps que le siècle : rigueur dans la pensée, responsabilité dans le jugement, sûreté dans la distinction de l'exceptionnel et du normal et avant tout doute scientifique, doute profond, créateur de style, voilà ses fruits.

Pour en finir, une fois que j'eus pris mes grades et que j'eus passé le doctorat, je fus versé comme médecin militaire à Prenzlau, au 64<sup>e</sup> d'infanterie (le régiment de Mars-la-Tour), puis au 3<sup>e</sup> bataillon du génie, à Spandau. J'avais fait mon service à Postdam au 2<sup>e</sup> régiment de la garde à pied. Mais je dus quitter l'armée dès la première année : on me découvrit en effet, au cours de manœuvres où j'avais dû rester tout le jour en selle, une infirmité congénitale qui me rendait inapte au service en campagne et au service de garnison. Je fis mes adieux à l'armée. Ce fut au cours de cette année de mon temps d'officier d'active que parut mon premier volume de poèmes : *Morgue*, édité à Wilmersdorf par Alfred Richard Meyer qui lança la même année les premières publications de Marinetti,



de Carossa et de Lautensack. Dès ce premier volume le public me fit une réputation de roué : j'étais le plus infernal des snobs et le typique écrivain des cafés littéraires (on dirait aujourd'hui un judéométèque)..., alors que j'arpentais avec mon régiment les champs de pommes de terre de l'Uckermark ou que je faisais du trot enlevé sur les collines, parmi les pins de Döberitz, à l'état-major de la division. Je donnai ma démission, croyant quitter l'armée pour toujours ; je ne pensais pas réendosser, pour ne plus le quitter de quatre ans, l'uniforme du médecin à une date si rapprochée : le 1<sup>er</sup> août 1914.

## II

## SES MANIFESTATIONS

a) *Roenne*

À la guerre, en temps de paix, au front et à l'arrière, comme officier ou comme médecin, parmi les nouveaux riches, parmi les Excellences, devant les cachots des prisons et les cellules caoutchoutées, au chevet des lits et au pied des cercueils, dans le triomphe comme dans la défaite, j'ai toujours eu la sensation (dans une "transe"), que cette réalité n'existait pas. Je déclenchais une sorte d'état de concentration intérieure, j'actionnais de secrètes sphères, et l'individuel disparaissait pour faire place à une couche primitive, ivre, riche d'images, et "panesque". Périodiquement renforcé – l'année 15-16 à Bruxelles fut énorme – apparut *Roenne*, le médecin, le flagellant de l'individu, le vide nu des états de choses, qui ne pouvait supporter aucune réalité, ... ni non plus en saisir aucune, qui ne connaissait qu'épanouissement et contraction rythmiques du moi et de la personnalité, ne savait de notre intérieur qu'une discontinuité constante, et qui, placé par l'expérience vécue devant le fossé qui sépare l'homme du monde, devant le gouffre aussi vieux que les mythes, croyait sans restriction au mythe et à ses images.

"Je voulais conquérir la ville ; maintenant une palme se balance au-dessus de moi", voilà comment *Roenne* résume le total de ses expériences, il n'a pu conquérir la ville, la situation ne le lui a pas permis, au contraire : "*Il s'enfouit dans la mousse : contre la tige nourrie d'eau*

*mon front, une largeur de main, et c'est ensuite que ça commence. Là-dessus, une cloche tinta. Les jardiniers allaient à leur travail: il prit lui aussi une cruche et arrosa les jeunes taureaux qui revenaient d'un soleil où s'évaporaient beaucoup de choses."* Donc à la destruction centrale succède la vie végétale.

"Roenne voulait aller à Anvers. Mais comment le faire sans dégâts? Il ne pouvait venir à midi. Il fallait dire qu'il ne pouvait venir à midi parce qu'il allait à Anvers. À Anvers? penserait son interlocuteur. Contemplation? Photographie? Promenade? Cela lui paraissait impossible. Il s'agissait d'enrichissement et de construction du psychique."

Enrichissement, construction du psychique,... c'est à quoi s'occupait autour de lui le vieux monde que n'avait pas encore atteint l'effondrement de l'époque, effondrement venu de très loin qui l'avait déjà bousculé. L'époque était assise au mess, elle mangeait, comme nous allons voir, un fruit des tropiques, elle guerroyait, mais il ne pouvait plus participer à elle. Dans un temps où les fusées volantes explosent à l'occasion contre les étoiles, où Cook asphalté la forêt vierge pour les besoins de ses excursionnistes, où le pôle n'est plus qu'à une section d'autobus et où l'Himalaya fait partie des promenades pour vieilles dames, Roenne oppose à ses besoins de voyage une résistance intérieure.

Il faut que je cite ici un passage assez important des nouvelles Roenne, encore qu'elles aient en ce moment quelque chose de compromettant et de bizarre: j'y suis tenu par le souci du vrai et parce que je veux faire à propos du type Roenne certains commentaires historiques et scientifiques.

Roenne veut donc aller à Anvers. "*Il se voyait assis dans le train et s'imaginant les propos que son départ, à la même heure, provoquait chez ses voisins de table; accessoirement, sans doute, sous forme de réponse à une question accidentelle, mais assez longuement quand même pour dire qu'il s'inquiétait personnellement de la ville, du Moyen Âge, des quais de l'Escaut.*

*"Ce fut un accablement, il lui en venait des sueurs. Il se sentait anéanti à l'idée des démarches encore vagues et sans fin présumable, mais de toute façon mesquines et misérables qu'il lui restait à faire, quand il les envisageait en bloc du point de vue du curriculum vitæ d'un monsieur.*

"Un déluge d'obstacles et de faiblesse fondit sur lui. Qu'est-ce qui lui garantissait qu'il pourrait raconter, rapporter, faire vivre quoi que ce fût de son voyage, que pénétrerait en lui la moindre expérience vécue?"

"De grosses choses, comme le train, ou se sentir assis en face d'un monsieur, sortir de la gare pour se rendre, en songeant au but, à l'endroit où l'on a affaire, rien de tout cela pouvait-il se passer autrement qu'en secret, se vivre autrement qu'au fond de soi-même, tristement, de façon profonde, désespérée?"

"Comment l'idée avait-elle pu lui venir d'abandonner le décor de la vie quotidienne? Était-il fou de sortir de la forme qui le portait? Croyait-il à un enrichissement? Bravait-il l'effondrement?"

*"Non, se disait-il, non. Non, je puis le jurer. Mais au moment où je suis sorti du magasin (on sentait la violette et la poudre de riz), une jeune fille a passé, avec une poitrine blanche qu'il ne paraissait pas impossible d'ouvrir. Il ne paraissait pas impossible de briller et de se répandre. Une rive entraînait dans le champ des possibilités, contre*

*laquelle battait le sein bleu de la mer. Maintenant, pour réparer, je vais aller déjeuner.”*

Le problème qui cause à Roenne de tels tourments est donc : comment se crée le moi ? Que signifie-t-il au fond ? A-t-il besoin d'un voyage à Anvers, de l'étude du Moyen Âge et de la contemplation des quais de l'Escaut ? Est-il réduit à ces impressions-là ? Est-il réduit aux impressions que peuvent procurer comme monuments les puits de Quentin Metzys ou le Musée Plantin-Moretus ? De tels voyages ont-ils une raison fondamentale ? Ou bien le moi est-il encore une troisième chose : un dérèglement, une présomption ? Si le moi est déterminé fatalement, il n'a jamais le droit de quitter sa forme, de sortir du cercle de ses devoirs, de mettre en danger son caractère ou même de voiler son visage ; un voyage devient une désagrégation, un péril, un manque de foi dans la liberté et dans la nécessité, et il ne peut plus que conduire à confirmer le pire effondrement. *Le moi a-t-il besoin du cas particulier ?* Ce qui tient au temps ne saurait tenir à l'élémentaire et, d'autre part, pour ce qui est historique, Roenne manquait d'expérience et de don. Tout restait donc flottant, sans lien et fatigant par sa violence. Il fallait faire intervenir une troisième chose, un mélange ; c'était à ce mélange qu'il s'efforçait de travailler incessamment, le mélange qui était en même temps une suppression et une fusion, mais qui n'existait que par moments, au cours de crises éruptives qui l'amenaient au bord de l'anéantissement. On n'en est pas toujours capable ; aussi voyons-nous Roenne, après cette tâtonnante sortie dans le vague, le matin, à une heure défavorable, reculer, se fuir lui-même, et retourner à la norme. Il va donc déjeuner au mess, et là : *“par une inclination du buste, il témoigna en*

*entrant dans la salle de son estime pour les individualités présentes. Puis il alla s'asseoir sans bruit. Ces messieurs se donnaient de l'importance.*

*Monsieur Friedhoff était en train de parler des particularités d'un fruit des tropiques qui contenait un noyau de la grosseur d'un œuf. La partie molle s'en mangeait à la cuillère, sa consistance était gélatineuse. Quelques personnes pensaient que son goût rappelait la noix ; lui, au contraire, lui avait toujours trouvé le goût de l'œuf. Cela se mangeait salé et poivré. Et c'était un fruit savoureux. Monsieur Friedhoff en avait consommé jusqu'à trois ou quatre par jour sans éprouver de trouble sensible.*

*L'extraordinaire de cette affaire choquait M. Koerner. Du sel, du poivre, pour un fruit ! Cela lui semblait anormal, et il prenait position sur ce point. Mais si ce fruit avait un goût d'œuf ! dit M. Mau un peu dédaigneusement, en rappelant l'élément subjectif de la chose, comme pour montrer qu'en ce qui le concernait il ne voyait là aucune contradiction. Et d'ailleurs, ajouta M. Hoffensberg, ramenant tout à la normale, cette histoire n'était pas si extraordinaire ! Voyez la tomate, par exemple ! Qu'objecter ? Car M. Kritzler produisit pour comble un sien oncle qui, à l'âge de soixante-dix ans, mangeait encore le melon avec de la moutarde ! Et le soir ! Ce qui, comme on sait, constitue le pire des excès.*

*Tout bien vu, ce phénomène existait-il vraiment ? cette chose extraordinaire faite pour attirer l'attention d'un grand nombre, soit parce qu'elle eût pu avoir des conséquences inquiétantes par ses généralisations, soit parce qu'elle était de nature, vécue dans l'atmosphère spéciale des Tropiques, à porter à la réflexion ? Voilà où on en était lorsque Roenne frêmit, pensa étouffer sur son assiette et constata que sa viande ne passait pas. D'ailleurs, M. Friedhoff, disait*

*M. Koerner, toujours fidèle à son point de vue, avait peut-être voulu parler d'une banane, ce fruit oblong qui est tendre et légèrement fondant ?*

*Une banane ! M. Friedhoff en sursautait ! Lui, le connaisseur du Congo ! Le sillonneur du Moabangi ! Il ne pouvait s'empêcher de sourire d'une telle idée ! Il planait bien au-dessus d'un milieu si mesquin ! Quel point de comparaison possédaient ces gens-là ? La fraise ? La noix ? Peut-être le marron, en allant un peu plus au sud ? Mais lui, représentant officiel de la nation à Hulemakong, lui qui revenait des jungles du Iambo ?*

*C'est maintenant le moment ou jamais, pensait Roenne. Grandir ou s'écrouler. "Vraiment ? dit-il, vraiment ? Jamais ressenti de malaise sérieux ?" C'était un essai tâtonnant qu'il faisait pour se jeter à l'eau. Il avait pris une voix mesurée, l'air étonné, le ton de doute du spécialiste : il se trouvait devant le néant ; une réponse viendrait-elle ?*

*Mais après tout n'était-il pas là sur sa chaise, modestement enveloppé de la science du danger des fruits tropicaux, d'une connaissance réfléchie nourrie de comparaisons, de références, d'anecdotes au sujet d'événements semblables ? N'était-il pas le savant silencieux, le médecin avare de paroles par profession et par tempérament ? Relevant la tête au-dessus de son assiette, il parcourut du regard la rangée des convives entre ses paupières mi-closes, et il se mit à rayonner lentement.*

*Ce n'était pas encore de l'espoir, mais une sorte de frisson préparatoire. Puis ce fut une confirmation ; il semblait réellement à plusieurs de ces messieurs que l'affirmation répétée du petit fait sur lequel interrogeait le médecin était précieuse pour vaincre des scrupules éventuels. Et enfin il n'y eut plus de doute : tout en mâchant, certains hochaient la tête.*

*Jubilation. Triomphe. Une réponse s'élevait, et elle soutenait les sceptiques. On enrôlait Roenne, on l'appréciait, il était là, il mangeait de la viande, et c'était un plat bien connu ; des propos se référaient à Roenne, il entraînait dans des réunions sous une voûte de béatitude ; un rendez-vous pour l'après-midi lui passa dans la tête sans le faire trembler. Les messieurs étaient là comme des blocs d'airain. Roenne savourait pleinement son triomphe. Il sentait, il vivait, et avec profondeur, que chacun de ses compagnons de table lui reconnaissait la qualité d'un monsieur qui ne méprise pas un léger schnaps après le repas et qui le déguste avec une petite plaisanterie dont le caractère encourageant – compensé par le refus décidé de tout excès alcoolique – répand une certaine atmosphère de confort. Il représentait la bonne foi, la modeste défense de sa propre conviction ; mais qu'il ne fût pas prêt, à certaines conditions, à s'incliner devant une autre, ce n'était pas entièrement faux non plus. Il se sentait le visage reposé, froid, détendu, inébranlable même ; ces sentiments peints sur ses traits l'aidaient à vaincre ; il conserva cette expression jusqu'à la porte, qu'il referma derrière lui."*

Voilà donc un homme qui n'a plus de psychologie continue. Son existence, au mess et en dehors, n'est plus qu'une plaie du fait de sa nostalgie de cette psychologie continue (celle du "monsieur qui ne méprise pas un léger schnaps après le repas et qui le déguste avec une petite plaisanterie") mais il ne peut pas retrouver cette continuité du fait de son idiosyncrasie. Par moments tout au plus, il l'extrait d'un abîme, par voie de conjuration et au prix d'un combat qui l'anéantit. La naïve vitalité qui incluait aussi le processus psychique jusqu'à un moment de notre siècle qu'on peut déterminer